Jean-Luc Seigle

Je vous écris dans le noir

roman

« Ce qui gênait
mes accusateurs,
c'est que je n'avais pas
l'allure de mon crime. »

Flammarion

Je vous écris dans le noir

Jean-Luc Seigle

1961. Après avoir vu *La Vérité* de Clouzot, inspiré de sa vie et dans lequel Brigitte Bardot incarne son rôle de meurtrière, Pauline Dubuisson fuit la France et s'exile au Maroc sous un faux nom. Lorsque Jean la demande en mariage, il ne sait rien de son passé. Il ne sait pas non plus que le destin oblige Pauline à revivre la même situation qui, dix ans plus tôt, l'avait conduite au crime. Choisira-t-elle de se taire ou de dire la vérité ?

Jean-Luc Seigle signe un roman à la première personne où résonnent les silences, les rêves et les souffrances d'une femme condamnée à mort à trois reprises par les hommes de son temps.

Jean-Luc Seigle est romancier et auteur dramatique. Je vous écris dans le noir *est son quatrième roman après* En vieillissant les hommes pleurent *(Flammarion, 2012, prix RTL/Lire).*

Flammarion

Je vous écris dans le noir

Du même auteur

Romans :
La Nuit dépeuplée, Plon, 2001.
Le Sacre de l'enfant mort, Plon, 2004.
En vieillissant les hommes pleurent, Flammarion, 2012 (Grand Prix RTL/Lire) ; J'ai lu, 2013.

Essais :
Jacques Canonici, l'Archaïque Renaissant, Alexis Lahellec, 2009.
Le Cheval Péguy, Pierre-Guillaume de Roux, 2014.

Jean-Luc Seigle

Je vous écris dans le noir

roman

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0813-5773-0

à Élodie C.
à ma mère

Car la vie de quelqu'un, même la plus humble, est un déroulement inédit et original d'une suite d'expériences unique en son genre. Le témoin ne peut donc juger qu'à la condition de rester témoin jusqu'au bout. Qui sait si la dernière minute ne viendra pas d'un seul coup dévaluer une vie apparemment honorable ou réhabiliter au contraire une vie exécrable ?

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH, *La Mort*

Avant-propos

Quand Pauline Dubuisson, étudiante en médecine, tue son ex-fiancé Félix Bailly, elle n'imagine pas qu'elle va provoquer par une sorte de ricochet du destin une autre mort, celle de son père qui se suicide après avoir appris son arrestation le lendemain du meurtre. À vingt et un ans, coupable de tout, elle est jetée en prison au lieu d'obtenir son diplôme de médecin. Elle passe trois ans plus tard, en 1953, devant les assises à Paris. Des témoins de moralité rappellent avec force qu'elle a aussi été tondue à la Libération, même s'ils oublient de rappeler qu'elle n'avait que seize ans et demi. Ce sont les faits et ils sont incontestables. Pauline devient la seule femme contre laquelle le ministère public, c'est-à-dire la société française, requiert la peine de mort pour un crime passionnel sans que cela n'émeuve personne à l'époque, pas même Simone de Beauvoir, qui pourtant aurait trouvé là un bel exemple de vie de femme saccagée par les hommes.

Le temps du crime de Pauline est une parenthèse minuscule dans sa vie, le temps de tirer trois balles de

revolver l'une après l'autre, une minute à peine que l'on peut comparer au phénomène mystérieux de la création et du surgissement dans la création, le même étourdissement, la même fulgurance, le même dépassement de soi si l'on en croit Stefan Zweig. Mais le crime n'appartient pas non plus au miracle de la création, c'est une trouée dans la vie de Pauline, un accroc fait dans ses jours et dans un temps infiniment court et contracté. Hélas, c'est sur ce temps-là que les biographes ont organisé le récit de sa vie et le font converger : ils s'en tiennent aux faits, la chargent et la condamnent à leur tour. Je crois que c'est un crime littéraire, sauf si l'on accepte de poser comme paradoxe qu'une biographie est une écriture sans vie, à la différence du roman. L'histoire de Pauline, comme toutes les histoires, ne peut donc pas se raconter uniquement sur les faits, elle doit s'établir sur les silences de sa vie qui ne contiennent pas seulement son enfance et ses rêves mais les silences de son enfance et les silences de ses rêves. Son adolescence est une course effrénée d'amour activée par les deuils successifs de ses deux frères aînés alors qu'elle n'espérait qu'une seule chose : être sauvée, sauvée de tout, de son enfance, de la jalousie des autres filles, de la malveillance des hommes, de leur mépris et de leurs lâchetés dans un climat de guerre, de défaite et d'occupation. La guerre est un élément déterminant dans la vie de Pauline, fondateur et destructeur dans le même temps. Sa jeunesse, sa beauté, son intelligence, le cadre historique de sa vie entre le spectre de la guerre de 14/18 de son enfance et la réalité de la guerre de

39/45 de son adolescence, font d'elle un des rares personnages de l'histoire criminelle à pouvoir atteindre une dimension mythique. Que seraient Iphigénie, Hélène, Électre, Clytemnestre et Pénélope sans la guerre de Troie ? Que serait Jocaste sans la menace du Sphinx et la désolation qu'il fait régner ?

Clouzot a immédiatement reniflé cette dimension dans le procès de Pauline pour en tirer un film dangereusement intitulé La Vérité*, choisissant l'actrice la plus mythique du cinéma français pour incarner le rôle principal : Brigitte Bardot.*

Mais Clouzot semble dérangé par son sujet, comme s'il avait été accaparé pendant l'écriture chaotique de son film par d'autres démons qui l'auraient détourné de son pressentiment initial, lui qui pourtant a aussi été « tondu » à la Libération quand il a été accusé de collaboration et interdit de tourner des films à vie. Que peut-il y avoir de pire pour un cinéaste ? Perdu dans les réécritures du scénario il fait alors appel en dernier recours à son épouse pour cosigner la partition scénaristique. Mais Véra n'est pas scénariste, ni écrivaine ; elle est une actrice, et encore ! uniquement avec son mari. Alors pourquoi l'avoir choisie parmi tous les grands scénaristes de l'époque ? Si ce n'est pour s'offrir une caution féminine capable de faire écran à sa misogynie, qui une fois de plus a pris le dessus.

Au moment où Fellini tourne La Dolce Vita*, que Clouzot fasse un film sans style et tire de l'histoire de Pauline une histoire sans profondeur basée sur*

le narcissisme féminin n'est pas grave. En revanche, il est plus difficile d'accepter qu'il ait pu faire un film à partir d'une histoire réelle sans tenir compte que Pauline, son inspiratrice, risquerait un jour de s'asseoir dans une salle de cinéma pour voir La Vérité*, et qu'elle en serait définitivement brisée au point de fuir la France. Elle s'est réfugiée au Maroc, sous une fausse identité, espérant enfin échapper au malheur. C'était compter sans le sadisme du destin. C'est ici que commence le livre.*

Premier cahier

J'aime la langue arabe. Je ne comprends pas ce que les femmes marocaines disent en bas dans la rue, pas plus que je ne comprenais le langage des oiseaux quand petite fille mon père m'obligeait à le suivre à la chasse ; pourtant leurs chants me rassuraient. Un jour, ne sachant pas comment expliquer ce phénomène à mon père, je finis par lui dire que les oiseaux me parlaient. Il me répondit que j'avais trop d'imagination, comme toutes les filles, et que l'imagination était une forme de mensonge. C'est à partir de ce jour que je n'ai plus entendu le chant des oiseaux.

Si lire le français me console encore, je l'ai souvent entendu m'accuser ou me condamner ; c'est seulement en l'écrivant que je parviens, par moments, dans son silence, à réparer quelque chose en moi.

Jusqu'à aujourd'hui mon expérience de l'écriture se limitait à celle de presque toutes les femmes, aux lettres d'amour que l'on disperse sans jamais les

relire, au journal intime de l'adolescence dont je n'ai gardé aucune trace, et aux compositions françaises de l'école primaire. Je me souviens d'une en particulier, j'avais huit ans et le sujet était « Faites le portrait de la personne que vous admirez le plus ». J'avais choisi mon père. Je n'ai pas eu la meilleure note à cause d'une faute d'orthographe : j'avais oublié le « h » les nombreuses fois où dans ma copie j'avais écrit le mot « héros ». Ce devoir avait déclenché les rires de ma mère, de Suzanne, son amie libraire, et de mon institutrice, qui venait régulièrement chez nous. Je les observais au salon, ricanant et tenant ma composition française entre leurs mains, relisant des phrases à haute voix et pouffant de rire à chaque fois que j'avais écrit le mot « éros ». Je ne pouvais pas imaginer être l'objet de leur amusement, j'étais convaincue d'assister à une coalition des femmes contre mon père et ses galons de colonel qu'il avait gagnés à Verdun, même s'il ne s'exprimait jamais sur le sujet. Plus il était silencieux sur ces faits d'armes et plus sa discrétion grandissait son héroïsme. Ce n'est que des années plus tard que j'ai pu appréhender ses silences tout à fait différemment. À ce moment-là, je trouvais ma mère cruelle, hypocrite, jalouse ; j'étais persuadée qu'elle m'en voulait de ne pas l'avoir choisie comme sujet incontestable de mon admiration. Ce malentendu m'a tenu éloignée d'elle longtemps. Il en serait tout autrement aujourd'hui si je devais refaire cet exercice de français.

Après neuf ans de prison, je m'étais installée avec ma mère dans un appartement rue du Dragon, qu'elle avait choisi pour sa proximité avec la faculté de médecine où je m'étais réinscrite.

Je ne devais ma libération qu'à l'acharnement de mon avocat, maître Baudet, un homme grave, au physique de jésuite qui aimait secrètement la poésie, sans laquelle il n'aurait jamais réussi à me défendre, non pas parce qu'il trouvait que j'étais un sujet poétique, mais, me dit-il un jour : « C'est dans la poésie que je trouve une autre façon de regarder le monde. » Jamais personne ne m'avait dit une phrase d'une telle teneur, même pas mon père, et je sus immédiatement que cet homme sec et un peu raide ne me regarderait jamais comme mon père, ni comme les autres hommes m'avaient regardée.

Ma mère s'opposa à ce que j'aille voir le film avec Bardot et trouva toutes les distractions possibles pour m'en empêcher. Elle n'avait pas envisagé que la sortie de *La Vérité* briserait l'anonymat dans lequel j'avais réussi à me glisser en changeant de prénom. Je me faisais appeler Andrée. J'avais pris le prénom de mon père. Je fus malgré cela très vite localisée par les journalistes, certains même m'attendaient rue des Saints-Pères à la sortie de la faculté, prétendant vouloir connaître mon avis sur le film, sans mesurer les dégâts que cet hallali pouvait produire sur mon entourage. Personne à la faculté ne savait qui j'étais, même si tout le monde s'intéressait

à cette étudiante qui venait de reprendre ses études en quatrième année à l'âge de trente et un ans. Je rentrais à l'appartement tout de suite après mes cours, le regard planté dans le trottoir tellement j'avais peur d'être reconnue et insultée (c'est arrivé deux fois). Quelquefois, rarement, je m'autorisais à prendre un café à la terrasse du Bonaparte. Un jour j'ai croisé le regard d'un jeune homme, il devait avoir dans les dix-huit ans, peut-être moins. Il était grand et sec. Il me faisait penser à Félix. Tous les jeunes hommes que je croisais me faisaient penser à lui. On aurait dit un roseau au regard fiévreux. Il m'avait reconnue, je l'ai vu dans ses yeux. Mais ce fut la première fois qu'un regard bienveillant se posa sur moi, un peu maladroit, un peu timide, le regard d'un jeune homme qui attend tout de l'avenir et qui ne sait pas de quoi il sera fait. Je crois qu'il était plus mal à l'aise que moi. Patrick. C'était ainsi que ses deux amis l'appelaient. Je crus comprendre qu'il était le fils d'une actrice. Je les écoutai discrètement. C'était tout ce que j'avais envie d'entendre, des jeunes gens passionnés qui ne parlaient que de beauté, qui allaient même jusqu'à se battre avec cette idée quand ils la confrontaient à la politique, à l'histoire et aux mensonges perpétuels du monde. En les écoutant je me disais que le monde était une merveille. Le roseau devait habiter le quartier parce que je l'ai croisé une nouvelle fois dans la rue et nous nous sommes souri. Juste ça. Jamais je n'aurais

imaginé qu'un sourire puisse changer l'état des jours, de mes jours, jusqu'au prochain regard hostile. C'est déjà beaucoup.

Plus je résistais à voir le film avec Bardot, plus ce film me harcelait jusque dans la rue, où des affiches étaient collées un peu partout. J'avais l'impression que tout le monde pouvait avoir accès à ma vie, sauf moi. Je finis par me décider. Sans rien dire à ma mère, j'allai voir *La Vérité,* même si ce titre me faisait trembler. Je me glissai dans la salle obscure du cinéma Le Saint-André-des-Arts. Le film commençait à peine. Avec le beau visage de Brigitte Bardot j'espérais que la vérité justement serait enfin entendue, non pas la vérité qui disculpe, mais celle qui ne condamne pas pour toujours. Bardot était belle (elle l'est encore), plus belle que moi (je me suis éteinte), bien que je ne sois pas laide. On disait même que j'étais assez jolie malgré mes cheveux roux. Je ne sais pas pourquoi je dis « malgré », j'ai toujours aimé ma tignasse à la Rita Hayworth, comme disait Félix, même si aujourd'hui je porte les cheveux courts. Mes cheveux aussi ont une histoire. Et puis je pensais que nous avions Bardot et moi d'autres choses en commun, si j'en jugeais par l'acharnement des journaux à vouloir la détruire. J'avais moi aussi connu les morsures au visage des appareils photo à l'entrée du Palais de justice et je savais depuis longtemps que la foule pouvait se métamorphoser en un monstre féroce et

hurlant quand on lui jette à la gueule ce qui la dégoûte, ce qui l'excite ou l'effraye. J'avais lu à son sujet qu'elle n'avait pas cherché cette notoriété, qu'elle aurait aimé être comme toutes les femmes et suppliait les journalistes de la laisser tranquille. C'est aussi ce que réclament les criminels.

Personne pour faire ce film n'avait rien demandé ni à ma famille, ni même à mon avocat, et encore moins à moi. Un scénario sur mon histoire me paraissait d'autant plus improbable que jusqu'ici je n'avais rien dit de la vérité justement, pas même à mon procès ; et personne, à part moi, ne savait ce qu'il s'était passé la nuit du crime. Je ne redoutais que la scène du suicide de mon père le lendemain de mon arrestation. J'imaginais bien que le cinéaste ne pourrait pas montrer un homme se suicidant au gaz en prenant soin de ne mettre personne en danger : il avait relié un tuyau en caoutchouc du chauffe-eau à sa bouche. J'espérais que le cinéaste aurait montré dans quelle folie sa mort m'avait jetée, au point de vouloir mourir à mon tour. Je pensais encore que j'étais responsable de sa mort. J'avais appris par *Cinémonde* et par *Paris Match* que le film traitait essentiellement de mon crime et de mon procès. J'aurais dû m'attendre au pire quand j'ai découvert que l'une des scénaristes du film était l'assistante de maître Floriot, l'avocat de la partie civile qui m'avait pilonnée tout le temps du procès – peut-être aussi parce que j'avais refusé qu'il me défende. Ce n'est pas tous les jours, même dans le

monde de la Justice, qu'une jeune fille de vingt et un ans est jugée pour avoir tué son ex-fiancé à bout portant. C'est ainsi que mon crime fut énoncé.

J'avoue aussi que j'ai ressenti une certaine fierté à l'idée de savoir que je verrais Brigitte Bardot dans le miroir à ma place. Véronique, une ancienne détenue que j'ai gardée comme amie, m'avait dit qu'un écran n'était pas un miroir. Le miroir s'est quand même brisé. Dans le film mon père est réduit à une figure insignifiante, une silhouette d'homme fatigué et faible, le Français moyen à la gueule de traître ou de corbeau ; il meurt brutalement, bien avant que l'héroïne ait commis son crime. La seule personne qui se suicide dans ce film c'est moi, à la fin. Je me suis regardée mourir dans un visage et dans un corps qui ne m'appartenaient pas. Pourtant cela ne fait aucun doute que c'est bien moi dont il est question, même si l'héroïne ne s'appelle pas Pauline mais Dominique, même si elle est blonde et que je suis rousse. Personne ne peut imaginer ce que j'ai ressenti quand je me suis vue morte sur un écran en gros plan, parce que c'était moi que je voyais dans la peau de Brigitte Bardot. J'ai été naïve de croire qu'à la différence de la Justice le cinéma tiendrait compte de moi. Ce fut pire encore. Le cinéaste avait réalisé le rêve de mes juges : me tuer. Au bout du compte, neuf années de prison m'avaient moins fait souffrir qu'une heure et demie dans l'obscurité d'une salle de cinéma.

N° d'édition : L.01ELJN000517.N001
Dépôt légal : janvier 2015